

« *La francophonie* », Que sais-je? 3<sup>e</sup> édition mise à jour de  
Xavier Deniau, Paris, Presses universitaires de France,  
1995,128 p.

Maurice Saint-Germain

Volume 16, numéro 3, 1997

La démocratie inachevée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040093ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040093ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Germain, M. (1997). Compte rendu de [« *La francophonie* », Que sais-je? 3<sup>e</sup> édition mise à jour de Xavier Deniau, Paris, Presses universitaires de France, 1995,128 p.] *Politique et Sociétés*, 16(3), 170–174.  
<https://doi.org/10.7202/040093ar>

---

«*La francophonie*», **Que sais-je ?** 3<sup>e</sup> édition mise à jour  
de Xavier Deniau, Paris, Presses universitaires de France, 1995, 128 p.

Nouvelle édition d'un texte paru pour la première fois en 1983,  
cet ouvrage est écrit par une personnalité politique française qui a une

expérience longue et importante de ce dossier à titre de Président du Comité de la Francophonie, et l'un de ce « petit nombre d'hommes décidés et solidaires » (p. 57) qui se sont donné la Francophonie pour mission. Ce petit livre brosse un tableau général des origines de la mise en place de la Francophonie, de sa vie et de ses institutions, et se termine par des perspectives d'avenir. Il présente de très nombreuses facettes « des liens privilégiés entre les hommes et les peuples de langue française » (p. 3) en autant que le permet un ouvrage de cette dimension. Le livre s'appuie sur de nombreuses références historiques et culturelles, et comporte un excellent choix de textes et de tableaux.

L'auteur tient à montrer que la Francophonie actuelle se démarque de toute manifestation de colonialisme, de racisme ou d'impérialisme. Même « la révolte anticoloniale et l'affirmation de la négritude ont utilisé le français » (p. 90). La Francophonie d'aujourd'hui s'inscrit dans un cadre de multilatéralité, de diversité culturelle, linguistique, historique, économique et sociale, et même d'universalisme. Elle n'est plus rêve ou nostalgie, mais bien une réalité.

Un premier chapitre intéressant sur l'histoire du mot « francophonie » et ses différents sens apporte déjà de nombreuses réponses à tous ceux qui approcheraient ce sujet avec réticence. Le géographe Onésime Reclus, qui deviendra un exilé de la Commune de Paris, aurait inventé le terme dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle en classant et dénombrant les habitants du monde selon la langue parlée. Mais ce n'est que plusieurs générations plus tard que le mot francophonie réapparaît à l'occasion d'un numéro spécial de la revue *Esprit* de novembre 1962, auquel ont contribué des personnalités de plusieurs pays. Le mot francophonie aurait un sens linguistique et géographique, mais aussi spirituel et mystique, et enfin un sens institutionnel auquel l'auteur va s'attarder davantage dans son livre.

Dans son sens spirituel et mystique, l'auteur classe l'appartenance à une communauté, le partage de valeurs communes, l'ouverture au monde extérieur, le dialogue, l'accueil de la différence, la préparation de l'avenir, un lien sentimental, enfin un humanisme.

Un chapitre traite de la dimension géographique de la francophonie. La langue française aurait, avec l'anglais, le rare privilège d'être parlée sur les cinq continents et d'être présente à toutes les races et religions. Xavier Deniau classe les divers territoires « francophones » en quatre catégories : ceux où le français est langue maternelle, ceux qui constituent l'aire de dispersion, puis ceux de l'aire d'expansion, et enfin ceux de l'aire de diffusion. Les Québécois « seconde communauté de langue française au monde » (p. 33) auront sans doute du mal à comprendre pourquoi l'auteur ne les classe pas parmi les territoires où le français est la langue maternelle, ce qu'il réserve par contre au Luxembourg, au val d'Aoste ou aux îles anglo-normandes. On peut se demander aussi ce qui distingue la catégorie d'aire de dispersion, où l'on retrouve entre autres Haïti, de l'aire d'expansion, où ont été

classés le Maghreb, l'Afrique noire et les francophones d'Asie, de l'océan Indien et du Pacifique. On comprend mieux par contre l'idée d'aire de diffusion constituée par des pays, tels la Roumanie, la Bulgarie ou l'Albanie, dans lesquels le français, sans être ni langue maternelle ni langue officielle, a une place particulière comme langue de culture.

Combien y a-t-il de francophones ? La réponse dépend des définitions que l'on se donne. Veut-on parler de ceux pour qui le français est une langue d'usage unique, de ceux pour qui il est langue seconde, simple langue de culture, ou veut-on même parler de locuteurs potentiels. Selon la définition, leur nombre peut doubler ou même tripler. Nous connaissons ces subtiles catégories au Canada où l'on trouve, outre la connaissance du français langue officielle, une francophonie selon la langue d'usage, la langue maternelle, l'origine ethnique. En ce sens, on pourrait souhaiter que l'auteur précise de quelle sorte de francophones canadiens il nous parle, et à quel recensement il se réfère pour les pourcentages dont il fait état. Enfin, l'auteur nous rassure, ou nous inquiète, en écrivant qu'au plan mondial « le français n'a en proportion ni gagné ni perdu depuis cent ans » (p. 46).

Le texte met l'accent sur les aspects institutionnels de la Francophonie et le pragmatisme qui a prévalu dans leur mise en place. L'auteur distingue, d'une part les organismes internationaux (institutions intergouvernementales, organisations parapubliques, mouvement associatif) et, d'autre part, les organismes publics et privés strictement français. On peut alors constater combien les réseaux francophones sont à géométrie variable, en regroupant selon les cas un nombre plus ou moins étendu d'États ou d'organismes. Parmi le foisonnement d'institutions qui ont été créées et qui sont présentées dans l'ouvrage, il est cependant difficile de voir rapidement quels sont les véritables lieux de pouvoir, et où se situe le cœur de la Francophonie en tant que structure politique. Le rôle des Sommets, de la Conférence ministérielle, du Conseil et de l'Agence n'émergent pas facilement de l'ensemble multiforme d'institutions en plein essor. On nous parle peu des jeux de pouvoir et des tensions qui ont marqué leur vie : relations multilatérales opposées aux liens bilatéraux, discours généreux et intérêts économiques, affrontements Québec/Ottawa,... sur lesquels d'autres ouvrages (François Pierre Le Scouarnec, Gaston Cholette) sont plus diserts.

Le chapitre sur les lois linguistiques intéressera les francophones canadiens. On y verra que l'État, dans plusieurs pays, et pas seulement au Canada, joue souvent un rôle en la matière et que « la volonté des hommes est déterminante » (p. 93).

Sur son chemin, la Francophonie a trouvé de la méfiance par crainte d'une domination de Paris, mais aussi des difficultés liées au mondialisme, à l'internationalisme de classe, à l'hégémonisme anglo-

américain dans les sciences et les techniques, au sous-développement de nombreux pays francophones et à la puissance économique relative des autres, et au fait que la deuxième communauté d'origine et de langue maternelle française n'a qu'un statut de province.

La Francophonie est vue dans le livre, malgré une volonté d'ouverture et une bienveillance à l'égard des autres peuples francophones, avec la perspective d'un acteur de la vie politique française. C'est loin d'être un défaut, car il faut bien avoir un point d'ancrage, et aussi parce que la France, seul pays où le français est l'unique langue officielle, a un rôle central et décisif dans tout réseau francophone. Mais les francophones du Canada, les Québécois en particulier, sont fortement impliqués dans tout le développement de cette Francophonie et de ses institutions, et en attendent souvent davantage que les Français. On trouve au Canada une francophonie plus consciente des enjeux et des défis que pose l'usage de la langue française tant au pays qu'à l'étranger, et en conséquence une francophonie plus militante qu'en France où bien des choses semblent aller de soi. D'ailleurs, cette place du Québec en particulier se retrouve dans le chapitre que l'auteur consacre à la prise de conscience qui a permis le développement de la Francophonie, et cela depuis la fondation de l'AUPELF à Montréal en 1961, son institution la plus ancienne, et l'entente de coopération culturelle de 1965 entre la France et le Québec.

À son corps défendant, Deniau exprime le point de vue français, même celui de Paris, tout au long de l'ouvrage. Il nous vaut par exemple des développements particuliers sur les organismes français des secteurs public et privé liés à la Francophonie (p. 82-88) et en particulier sur la Commission d'enquête sur la politique de la langue française (p. 113 et sq.). Cet éclairage imprègne l'ensemble de l'ouvrage. On y cite une partie de la magnifique chanson d'Yves Duteil, «La langue de chez nous», qui fait d'ailleurs allusion au Québec, mais on pourrait tout autant prolonger ici la célébration de la langue française avec «Langue de mon cœur, cœur de ma vie» de Michel Rivard ou avec «Jour de plaine» de Daniel Lavoie.

Le Québec est bien présent dans la construction de la Francophonie, et d'autres ouvrages récemment parus témoignent plus encore de son rôle, comme ceux de Cholette ou de Le Scouarnec. Tout naturellement, les Québécois, et les Francophones du Canada en général, seront intéressés à un regard différent sur la Francophonie qui n'enlève rien aux qualités de la présentation qu'en fait Xavier Deniau.

Les références à la dimension économique comme point d'appui de la présence francophone dans le monde sont quasi absentes de l'ouvrage de Deniau. L'importance absolue ou relative des revenus nationaux des pays francophones dans l'économie mondiale, ou les niveaux de revenus per capita ou de développement humain, ainsi que les réseaux d'affaires, conditionnent aussi le dynamisme, la force et le rôle de la Francophonie internationale.

Ceci nous conduit d'ailleurs à d'autres aspects sur lesquels on aimerait que soit portée plus d'attention, tels que le français langue scientifique et les communications. La recherche scientifique effectuée par des francophones, mais aussi communiquée en langue française, est une nécessité vitale pour la force d'attraction et l'avenir international de cette langue. Le recul du français comme langue scientifique observé depuis une vingtaine d'années a toutefois donné lieu à une prise de conscience nouvelle, mais il reste beaucoup à faire en création de revues scientifiques, organisations de colloques, production de néologismes et de banques de données, de même qu'en mise en œuvre d'éditions compétitives.

Ce dernier domaine, comme celui des communications en général, est une préoccupation au Québec, où l'on s'intéresse tant à TV5 qu'au rôle croissant de l'informatique, et en particulier des inforoutes pour la place du français dans le monde, mais cette dernière question n'est pas abordée dans le texte de Deniau. Heureusement, cette lacune pourrait commencer à être comblée par les décisions de la conférence des ministres francophones chargés de l'inforoute qui s'est tenue à Montréal en mai 1997 et par ce qui pourrait se faire au septième Sommet francophone de Hanoï de novembre 1997.

En dépit de quelques réserves dont nous avons fait part, ce petit ouvrage, qui témoigne sans doute plus de l'exubérance de la période fondatrice que des enjeux du temps des gestionnaires, est remarquable par le souffle qui l'anime, la vision et les perspectives qu'il offre, ainsi que par la richesse des informations qu'il apporte sur une réalité qui n'a cessé de s'affirmer au cours des années.

Maurice Saint-Germain  
*Université d'Ottawa*